



(c) Patricia Schwerm, tous droits réservés

Ce que cherche Diogène

La Femme, voilà un sujet décidément moderne. Bien entendu cela excède largement l'idée d'une simple thématique mensuelle. Combats modernes, gains modernes. Et pourtant, ces gains, semblables aux balbutiements d'un établissement conséquent et durable ont parfois les apparences d'un château de cartes. Lisant le monde dans le Monde, on constate que la France occupe une place au sommet du palmarès des nations, sommet où les femmes peuvent vouloir, ce qui ne va pas de soi.

En dépit de la xénofugie populaire (à défaut d'être médiatique) qu'appellent ces réalités, les droits de l'Homme continuent d'être le lieu d'une imputation majuscule (comme pour marquer ou masquer une neutralité perfide) qui nous rappelle que les

droits humains demeurent, ici comme ailleurs, un mythe inachevé.

Entre la dictature du maquillage et du string, a-t-on le droit d'écrire vagin comme on écrit phallus, ou sont-ce là des tabous absolus qui n'ont place qu'au sein de publication secondaires, vulgaires et populistes? A-t-on le droit d'être femme sans être féministe? Cela a-t-il un sens? «Vous qui représentez la jeunesse et la beauté, vous n'avez pas le droit de faillir», dit Benoîte Groulx, grande féministe et auteure d'«Ainsi soit-elle», à ses propres filles. Il faut dire les mots comme ils le sont et insister sur leur place dans le discours public. Il faut pouvoir parler du sang des règles comme on parle du sang des guerres et du sang des gangsters, afin de cesser d'entretenir cette vacuité orthographique de la

créatrice aux dépens du destructeur. Que d'impératifs...

Les forces en place sont fortes, anonymes et dépendantes de vecteurs socio-économiques viscéraux face auxquels des individus uniques détiennent des leviers faibles qui ne portent le changement que dans la durée. Nous avons des femmes rabbins, des femmes pasteurs, mais pas de prêtres... des policières, des soldates, des directrices, générales, et certaines vous diront qu'à défaut d'élire une présidente, elles ont élu un noir. La domination masculine demeure pourtant toujours assise dans nos interactions, et le décrier n'aide qu'à en prendre parfois conscience. Le machisme fait encore système - de la chambre au salon, du boudoir à la rue - et trouve des prétextes aussi nombreux qu'il existe d'attributs sur

La suite, page 5 --

Place aux dames.

Et toute la place, s'il le faut...

Il serait incorrect de soutenir que la femme soit devenue un enjeu; cela consisterait à admettre qu'elle ne l'a pas toujours été. Toutefois, la place qu'occupe la gent féminine au sein des structures politiques et économiques, médiatiques et académiques, fait en sorte qu'on trouve désormais beaucoup de cas, beaucoup d'études et beaucoup de mots pour en parler de manière articulée. Au demeurant, on trouve - et cela découle de considérations basement pragmatiques - beaucoup plus de lecteurs s'intéressant à la chose.

Cette thématique visait notamment à faire sortir la plume des dames de leurs coffrets, afin de mousser notre auditoire et le leur : il s'agit d'un effort concerté d'équilibrage des contributions, des thématiques et de leur portée. À la lecture des nombreux textes reçus en réponse à cet appel, nous pouvons sans problème clamer qu'une partie de notre mission - lancer le débat, promouvoir la réflexion - est accomplie, du moins sur ce thème.

Quelles femmes sont donc celles auxquelles nous pensons? Des femmes d'affaires, des femmes coquines, des féministes, des mères de famille... Que de stéréotypes viennent en tête, ne témoignant pas le moindre de la diversité des femmes qu'on observe réellement. Ces constructions simplifiées

sont peut-être le fait de l'homme, qui tente, par habitude ou tradition de réduire celle sur qui il cherche à maintenir une emprise séculaire, légitimée par d'innombrables mécanismes culturels.

Ainsi, est-il tolérable que des hommes réfléchissent également à une question si sensible? Sur quelle légitimité asseoir alors une telle analyse, si le féminisme est véritablement une affaire de corps, de chair, d'organes sexuels-types. Peut-on imaginer la femme hors du corps de la femme, du corps sexué qui fait que nous tombons précisément dans ces prédispositions qui font qu'il vaut la peine, toujours aujourd'hui, de dédier ces pages à y réfléchir. Où nous mène donc cette quête incessante vers plus de justice et d'équilibre? Quels sont les espaces pertinents où le travail doit se poursuivre : les femmes doivent-elles pénétrer les champs légaux, managériaux, virtuels... ?

Tendons nous vers des femmes, meilleurs managers, des femmes libérées, ayant le droit d'être sans considérations liées à d'éventuelles justifications.

Quels exemples existent ailleurs qui nous permettent d'envisager l'avenir du rôle de femme? Sommes-nous, au demeurant, cet exemple que d'autres - le Japon, peut-être - contemplant?

En dépit de ce numéro, le rôle des femmes est une thématique que nous nous proposons de suivre. En espérant que ces dames aient pris goût au plaisir d'écrire, et qu'elles reviennent, abondantes, lors de nos prochains numéros.

Salle de rédaction

Rédacteur en chef

Francis Gosselin

lagazette@cournot.org

Directeur éditorial

René Carraz

lagazette@cournot.org

Directeur adjoint et webmestre

Jean-Philippe Atzenhoffer

atzenhoffer@unistra.fr

Étalonnage grammatical

Adeline Welter

welter@unistra.fr

Correspondants

Nima Fallah (Téhéran)

Alexis Zimmer (New York)

Benoît Chalvignac (Midi-Pyrénées)



Développée par le dessinateur et artiste Howard Miller, cette affiche promouvant le travail des femmes aux États-Unis durant la deuxième guerre mondiale a tout d'abord été produite pour l'usage exclusif des usines Westinghouse. Publiée pendant deux courtes semaines de 1942, elle deviendra connue (à tort) comme incarnant Rosie the Riveter (de la chanson du même nom interprétée par Norman Rockwell). La jeune femme sur l'image est plutôt une ouvrière, Geraldine Doyle, qui ignorait l'existence de ce spot publicitaire jusqu'en 1984. L'affiche, reprise par d'innombrables publicistes, est devenue depuis l'une des icônes de la lutte féministe aux États-Unis et ailleurs.

La Gazette Cournot est mise en page par F. Gosselin
Nos remerciements sincères à Renzo Iacazzi
pour ses excellents conseils à l'impression.

Contributions spéciales

Lise Boily est professeure titulaire au département des communications de l'Université d'Ottawa. Elle est diplômée en anthropologie culturelle des universités Laval (Québec) et Brown (Rhode Island). Ses travaux portent sur la codification du savoir par rapport à l'émergence de nouveaux genres au sein des industries culturelles.

Annie Cornet est professeure à HEC Liège (Belgique), affiliée à l'Unité de recherche EGid, Études sur le genre et la diversité en Gestion. Elle centre ses recherches sur les questions de gestion des ressources humaines à l'international et la théorie des organisations.

Laure Giroir est étudiante en histoire de l'art à Paris. Elle se spécialise dans la médiation culturelle et est conséquemment une grande amatrice d'expositions.

Patrice Létourneau est un consultant spécialisé en gestion de la connaissance et des outils de partage virtuels. Il anime un blogue sur le site de Voirin Consultants et participe à des conférences à titre d'expert. Il a travaillé avec le Conseil de l'Europe, la DGAC et de nombreuses autres grandes organisations. Il complète présentement une thèse de doctorat professionnelle.

Nathalie Van Hee est docteure en économie de l'Université de Strasbourg. Anciennement du BETA, elle réside maintenant à Bordeaux où elle est entre-temps devenue mère d'un petit garçon, Gabriel. Elle s'intéresse notamment à l'économie de l'innovation, aux communautés de pratique et aux réseaux socioéconomiques.

Sandrine Wolff est maître de conférences (HDR) au sein du BETA, Strasbourg. Elle se spécialise dans l'analyse des secteurs des NTIC et des biotechnologies, tout en poursuivant la réflexion dans les domaines plus conceptuels de la théorie de la firme / théorie des organisations.

Propos Octobre 2009

- 001 [EDITORIAL] Ce que cherche Diogène
- 004 [RECHERCHE] Leadership et genre : regard croisé de la gestion et de la psychanalyse
- 006 [RECHERCHE] Au-delà des lois : le droit d'être soi
- 009 [DOSSIER SPÉCIAL] Le Japon et les femmes
- 012 [RAPPORT] La femme... numérique
- 014 [ANALYSE] Sex and the... prairie
- 015 [INTERNATIONAL] Modernity vs. tradition in the islamic world
- 016 [OPINION] Femmes, féminité et modernité
- 017 Le Courier du Rédacteur
- 018 [CULTURE] Où sont les femmes? Un compte-rendu d'Elles@Pompidou (Paris)
- 019 Calendes strasbourgeoises



8 mars 1910, Copenhague - La militante féministe marxiste Clara Zetkin (dont le visage ornait jadis les billets de 10 marks allemands) propose aux participant(e)s de la deuxième conférence internationale des femmes socialistes que les femmes de tous les pays organisent tous les ans une journée des femmes, le 8 mars, qui servira en premier lieu la lutte pour le droit de vote. Dans le canton suisse d'Appenzell, elles obtiendront ce droit en 1989...

Leadership et genre : regard croisé de la gestion et de la psychanalyse

Annie Cornet est professeure à HEC Liège, affiliée à l'Unité de recherche EGID, Études sur le genre et la diversité en Gestion.

Sophie Cadalen est psychanalyste et écrivain français

Cette contribution spéciale est inspirée d'un article ayant reçu le Prix du meilleur article et de la gestion de la diversité dans le cadre du Congrès annuel de l'IPM (Institut Psychanalyse & Management) «Hommes, Femmes et Après ? Economie de la connaissance, sexe et diversité dans les organisations», 28-29 mai 2009

La féminisation croissante des différents niveaux du management et l'augmentation du nombre de femmes occupant des postes à responsabilité ont suscité

différentes recherches comparatives sur les styles de leadership mobilisés par les hommes et les femmes. Malgré les nombreuses études réalisées sur le sujet, on est très loin du consensus d'une part, sur l'existence ou non de différences dans le leadership féminin et masculin et d'autre part, sur les explications formulées pour avancer ces résultats.

Plusieurs études défendent l'idée qu'il n'existe pas de différences sexuées dans les styles de leadership entre les hommes et les femmes qui occupent des positions de pouvoir dans les organisations. L'étude des comportements des hommes et des femmes en position de pouvoir montrerait que ceux-ci ont des modes de leadership similaires, il y aurait certaines caractéristiques communes aux leaders mais sans qu'il y ait de différenciation entre les sexes. Il y aurait donc des différences individuelles mais pas d'effet de genre.

D'autres études constatent aussi l'absence de différences mais proposent une autre explication : elles vont tenter d'expliquer cette absence de différences en s'appuyant sur les théories du genre et sur l'analyse des rapports sociaux et de domination entre les femmes et les hommes. Pour ces auteurs (notamment Kanter, 1977; Wajcman, 1998), on n'observe pas de différence parce qu'il y a eu un processus de sélection qui choisit les femmes qui correspondent le plus au modèle dominant, en l'occurrence le modèle masculin. Les femmes et les hommes, perçus comme pouvant occuper une fonction

de responsabilité, passent par un processus de socialisation, de formation et d'intégration qui explique cette conformité des comportements. Les femmes ont les mêmes styles de leadership que les hommes parce qu'elles ont dû abandonner leur féminité pour développer des attributs et comportements conformes à ceux qu'ont les hommes dans ces positions de pouvoir. Dans une société qui n'accorde pas beaucoup de crédit aux femmes, la majorité d'entre elles ne s'autorise pas à déroger à la règle dominante, confortant par là le système déjà en place. Elles renoncent ainsi à leur féminité, qui forcément les fait douces et bienveillantes... Est-ce leur « nature » qui est là en cause ? Bien sûr que non, il s'agit bien plutôt d'une image de la femme à laquelle elles croient et se conforment.

Certaines études vont, au contraire, tenter de démontrer que les femmes auraient un style de leadership naturellement différent de celui des hommes. Elles auraient un style de leadership interactif, orienté sur le relationnel, transformationnel, émotif (exprimer son enthousiasme/dynamisme), encourageant la participation, partageant le pouvoir et l'information, centré sur la motivation de leurs subordonnés, axé sur la tâche et les résultats, mobilisant les réseaux et la mise en relation des personnes et des objectifs, avec une résolution des problèmes centrée sur l'intuition. A l'inverse, les hommes auraient un style de leadership directif, transactionnel, centré sur l'accomplissement personnel et la carrière, avec une rétention de l'information, analytique, plus stratégique et visionnaire, encourageant plus la prise de risques, plus réservé et avec un contrôle des émotions plus élevé. Ces différences entre hommes et femmes se démontrent toujours par leur contraire : ce que l'un a, l'autre ne l'a pas. Leurs natures se soutiennent l'une l'autre, et ne s'expliquent que l'une par l'autre ce qui, à terme, laisse peu de marge au changement dans les relations entre sexes.

Différents modèles sont mobilisés pour expliquer ces différences supposées entre les styles de leadership féminin et masculin. Certains mobilisent des approches personnalistes qui visent à définir la féminité et la masculinité comme des caractéristiques



Pour approfondir la chose...

Cornet A., Laufer J., Belghiti S. (Eds.) (2008), *Genre et GRH, Les défis de l'égalité hommes-femmes*, ouvrage collectif, Paris, Vuibert.

Wajcman, J. (1998). *Managing Like a Man: Women and Men in Corporate Management*. Cambridge: Polity Press.

Cadalen, S. (2006), *Ni mars, ni vénus. Oui nous sommes différents, mais autrement...*, Paris, Leduc.

mutuellement exclusives reliées aux différences biologiques et psychanalytiques entre les femmes et les hommes. Ces études s'appuient sur la croyance en cette nature dont chacun, en naissant, serait doté. On

ne peut cependant que constater que les caractéristiques associées aux femmes renvoient toutes à la mère, que toute femme serait d'abord et surtout. Son émotivité, son encouragement à la prise de participation, son attention à l'autre... sont autant de traits « maternels » dont on suppose chaque femme naturellement dotée, puisque son corps est fait pour procréer. Une évidence qui renvoie à une autre : cet « instinct » maternel que chaque femme aurait, mais que la réalité des divers comportements ne cesse pourtant de mettre en doute... Arrêtons-nous sur cette « intuition », qui serait propre aux femmes, et qui leur suppose donc « une connaissance directe et immédiate, sans recours au raisonnement ». Voilà un talent mystérieux, et ambigu pour diriger, où faire l'impasse sur tout raisonnement n'est pas très rassurant, et forcément handicapant pour elles.

L'explication des différences constatées peut aussi se trouver dans des approches sociologiques qui expliquent les différences comme le résultat de

processus de socialisation différenciés selon les sexes. Ces processus de socialisation sont plus ou moins différenciés selon les sexes selon les pays et les cultures. Ces études sont les seules à contourner cette notion de « nature » sexuelle sur laquelle s'appuient les autres approches. Elles nous obligent à repenser les genres, à repérer et esquiver des préjugés très opérants, elles permettent une réelle réflexion, et donc des évolutions, en n'isolant plus l'humain de son contexte, et son identité sexuelle de sa culture qui bien sûr l'influence. Il n'est qu'à constater l'évolution du rôle des femmes au fil des époques pour s'apercevoir de leur intrication dans l'histoire.

Les études sur le leadership et le genre nous montre aussi à quel point il faut être prudent sur tout discours qui vise à « naturaliser » les compétences, à les lier à une caractéristique (sexe, âge, etc.) en oubliant la diversité individuelle et la complexité des rapports sociaux. ⊗ (AC+SC)

Ce que cherche Diogène (suite et fin)

le corps, dans notre psyché et notre histoire. Freud s'énerve, et nous sort que le sexe féminin n'a rien [cf. en référence au sexe], c'est pourquoi les femmes ont envie de l'autre [la nature ayant horreur du vide].

Délire.

Cachez ce sein que je ne saurais voir, ou cette cigarette qui brûle entre des lèvres sensuelles. Le son du violon qui coule sur les épaules d'une geisha, femme-objet cultivée dont la seule volonté érudite est de plaire et d'être choisie, vocation irréprochable à laquelle on peut difficilement assimiler la mise en relation qu'entretiennent nos propres péripatéticiennes (voir No46) à leurs clients. Darling, darling, darlin', belle chérie, une peau douce et fardée, retouchée comme une fayence, une poupée... femmes à la maison durant ces longs mois d'hiver, l'homme-chasseur prend des risques pendant qu'elle cueille les olives, les baies... les femmes font-elles de meilleurs gestionnaires? Risquent-elles, alors, autant? Darling, comme l'homme aime pouvoir te protéger, te bercer, subtilement te contrôler, mimique calquant un héritage sexué duquel on n'échappe que par l'exil, et encore, quel exil? À la recherche d'un matriarcat persistant et viable, l'ascenseur social du féminisme est-il entravé par un désir intime de féminité?

«Les actes de connaissance», nous dit Bourdieu, «sont des actes de reconnaissance, de soumission» ; c'est à l'absence de justification de l'ordre des choses masculin (ne serait-ce qu'orthographiquement) qu'on reconnaît sa force latente. Pourtant si violence

il y a, elle se refuse à la révolution violente, un renversement des valeurs n'étant possible que si l'on extirpe du corps même la socialisation sexuée que subit l'esprit qui l'habite : qu'on parvienne abruptement à mettre un terme au sentiment d'aliénation que vivent les femmes modernes, constatant «une disproportion entre le corps socialement exigé et le rapport pratique au corps qu'imposent les regards et réactions des autres» (Bourdieu). En supprimant ce despotisme du miroir, qu'il soit matériel (c'est-à-dire acheté chez Ikea) ou social (dans la conception que se fait la femme de l'avis que l'Autre se fait d'elle qui la regarde), on sort la femme de sa chair, et construit l'humain comme entité asexuée, égal en Droit et en opportunités sans égard aux attributs génétiques aléatoires qui l'auront fait incarner un genre ou l'autre. Cherche-t-on vraiment à transformer l'être en objet androgyne, sortant le corps du sexe et le sexe du corps. Est-ce là ce que nous cherchons? Étrange cacophonie que ce thème des femmes, elles qui sont pourtant si belles... ⊗ (FG)



Au-delà des lois : le droit d'être soi

Une analyse de la transition du discours à l'action

Lise Boily, professeure titulaire, Département de Communication
Département des communications, Université d'Ottawa



La présence des femmes dans les niveaux de direction comme à tous les autres échelons de nos organisations tant publiques, parapubliques que privées permet de réfléchir sur leur contribution à la modernité. Quel est donc l'apport des femmes dans ces lieux pour la société? pour les pratiques de gouvernance?

La réponse est simple et tient à nos processus traditionnels de socialisation qui ont connoté

différemment les femmes et les hommes. Nos schèmes de pensée 'féminins' en réseaux, en grappes (clusters) enrichissent la démarche cartésienne logique et linéaire qui était l'attribut d'un style cognitif dit 'masculin'. Les caractéristiques de raisonnement en réseaux attribuées longtemps aux femmes permettent flexibilité et adaptabilité à la complexité des situations, des phénomènes. De plus, les femmes utilisent des moyens de prise de décision axés sur le consensus avec appui élargi en consultation auprès du plus grand nombre concerné. Ces qualités et ces démarches sont très souhaitables au niveau de l'élaboration des politiques, de la prise de décision.

La perspective des femmes, leur grille de lecture en réseaux tout autant que la démarche cartésienne doivent devenir

On observe une sensibilité aux effets sexués de la mondialisation: -effet des traités de libre-échange, - réduction du filet de sécurité sociale, - sexisme dans les médias, - nouvelles formes de « backlash » par l'hypersexualisation du corps des jeunes femmes, des adolescentes dans une sorte d'adulte sexuel miniature où la sexualité se réduit aux « collisions génitales »

complémentaires et être favorisées dans l'objectif d'une bonne « gouvernance ».

J'ajouterai que puisque la moitié de l'humanité est composée de femmes il serait normal que les décisions prises reflètent un tant soit peu cette perspective féminine.

Aussi, faut-il savoir prendre sa place; c'est-à-dire celle que les lois nous reconnaissent, celle qui nous revient, celle qui nous est due et dans laquelle on a enfin le choix de s'investir.

Cela veut dire également de prendre sa place avec le

« leadership transformationnel » qui nous est reconnu dans un contexte de gouvernance modifiée, adaptée aux réalités contemporaines et ce avec une masse critique essentielle pour qu'il y ait conscientisation et améliorations concrètes.

Trois éléments essentiels nous distinguent des premières générations de revendications : 1) Nous avons le choix 2) Nous avons confiance 3) Nous pouvons agir également avec intelligence émotionnelle.

De la loi à prendre sa place : comment y sommes-nous arrivées?

C'est le travail accompli par les générations précédentes qui nous permet d'affirmer le droit d'être soi!

Nous sommes passés du libéralisme d'action par les lois à la pro-action par l'*empowerment* avec la formation appropriée.

Depuis les années 60 principalement, nous vivons dans une dynamique de changements idéologiques, culturels qui ont permis officiellement la reconnaissance de la contribution des Femmes à l'Histoire, à l'Économie, à la Vie Intellectuelle, Scientifique et Politique. D'un courant de revendications, nous nous sommes inscrites dans un libéralisme d'action en passant par les lois dans un premier temps. Depuis, nous privilégions la pro-action par l'*empowerment* et pour le réaliser, nous avons besoin *de moyens essentiels car de là dépend notre droit d'être soi!*

Bien sûr il y a encore beaucoup de terrains à labourer, mais il y a le travail des générations de féministes qui a ouvert la voie. Elles y sont arrivées soit en documentant par le Contenu, soit en intervenant par l'Approche c'est-à-dire en analysant l'Histoire en partant du point de vue des femmes.

La recherche féministe, qui s'est concentrée sur ces deux aspects,

est venue baliser le terrain. Aussi dirons-nous avec Susan Faludi que le féminisme c'est une femme qui a décidé d'assumer son autonomie (Backlash 1991). La femme a droit à son autonomie professionnelle, économique et affective c'est-à-dire l'accès à la compétence scientifique, technique et à sa rétribution; le droit au contrôle de son corps avec une légitimation du droit au désir, au plaisir et à la maternité quand elle le veut, quand elle le peut, si elle le veut.

Les principaux courants qui marquent le féminisme s'échelonnent sur les cinquante dernières années.

On parle de quatre « générations ». Après la dernière guerre mondiale, on assiste à une prise de position formelle à la 1^{ère} Conférence des Nations-Unies grâce à l'influence d'Éléonore Roosevelt.

Par la suite, l'action s'inscrit ouvertement dans les années 60 avec le vent de changement qui souffle sur le monde occidental. Le féminisme actuel s'inscrit face à la mondialisation et s'assure de la réduction du décalage entre les lois et la réalité du vécu. Il tend à renforcer le processus d'affirmation. Il comporte une dimension de résistance à l'impérialisme intellectuel dominant en reconnaissant la spécificité des savoirs et des expériences des femmes. On y observe une sensibilité aux effets sexués de la mondialisation: -effet des traités de libre-échange, -réduction du filet de sécurité sociale, - sexisme dans les médias, - nouvelles formes de « backlash » par l'hypersexualisation du corps des jeunes femmes, des adolescentes dans une sorte d'adulte sexuel miniature où la sexualité se réduit aux « collisions génitales » selon la sexologue Jocelyne Robert.

C'est donc par respect pour ce travail que s'inscrit « le droit d'être soi ».

Ce concept n'est pas un concept « fixe »; c'est au contraire un concept dynamique qui réfère à un processus en constante évolution qui intègre et qui favorise les expériences vécues. Il comporte l'idée de continuité,

d'enrichissement, d'élargissement progressif un peu à la manière du processus de sédimentation (rien ne se perd et tout devient réinterprété, réincorporé). L'identité s'appréhende comme un construit culturel.

On assiste aujourd'hui à une révolution des identités avec les femmes qui occupent le monde du travail et les hommes qui prennent de plus en plus leur place à la maison. Il y a lieu de désobéir aux caractéristiques sociales que l'on a imposées aux femmes. Un retour à Michel de Montaigne légitime avec sagesse notre propos: « Les femmes n'ont pas tort quand elles refusent les règles de la vie, d'autant que ce sont les hommes qui les ont faites sans elles » (51^{ème} Biennale de Venise 2005).

Nous avons besoin d'un peu plus d'altitude, de réflexion en amont pour éviter d'être piégées dans les fondamentalismes de pensée ou les positions doctrinales. Il est souhaitable de rechercher une démocratie paritaire (Gisèle Halimi 1995:37) et d'éviter de s'inscrire dans une « identité réductrice » aux valeurs exclusivement masculines.

Les contours de l'identité contemporaine se redéfinissent. Le droit à être «soi» implique qu'il faut savoir prendre sa place: dans la relation à deux, à la maison, au travail. C'est le droit à l'action et aux moyens nécessaires pour la réaliser. C'est le droit à l'affirmation du «leadership transformationnel »

En d'autres mots, « être soi » implique: *Changement Pro-action Veille*. Ces étapes présupposent un processus d'intégration et ce à plusieurs niveaux. Comme le font remarquer certains analystes, la réelle intégration exige des efforts soutenus. Il faut l'éducation qui est la première source d'émancipation, d'adaptabilité et il faut l'expérience d'accepter et de vivre cette émancipation. L'émancipation ça ne se donne pas, ça se prend! Ce propos rappelle le livre de Jacques Rancière *Le Maître ignorant*. Rancière établit l'analogie entre le processus d'éducation et celui de l'émancipation. Il montre que le problème de l'éducation est semblable à celui de la liberté. Il ne

faut pas attendre que quelqu'un nous l'offre, il faut être pro-actif, il faut l'assumer pleinement nous-même.

Alors prendre sa place c'est aussi accepter le changement. Le changement est incontournable: Héraclite, cinq cent ans avant notre ère, fut un des premiers philosophes occidentaux à reconnaître la « permanence » du changement. Prenons notre place dans ce changement. Le droit d'être soi c'est savoir se rendre autonome et c'est assumer cette autonomie dans le court, le moyen et le long terme!
⊗ (LB)



Egarées dans le cosmos, de fines entités d'énergie se prélassent aux abords d'un trou noir langoureux. Pas de doute, le mystère s'immisce et rien ne laisse entrevoir l'espoir d'un éclaircissement imminent. Du moins semble-t-il.

Car l'espoir d'éclaircissement imminent ne peut être entrevu, de par son imminence, que dans l'instant où le jour se fait. Or à cet instant précis l'espoir ne peut être que réalité. Mais revenons à nos entités, qui bien qu'apparemment égarées semblent prendre le temps de se prélasser. Il faut ici bien sûr entendre le participe passé du verbe « égarer » dans son sens figuré, acception où le sens premier s'applique bien davantage au sujet – égaré dans la lecture et l'interprétation de ses informations – qu'au complément, qui lui ne considère généralement avoir perdu une quelconque connaissance de sa localisation en aucune manière. D'ailleurs le plus souvent ce complément ne considère rien du tout.

Que sont ces fines entités? Des positinos. Au sein du complexe cosmos, ils assurent qu'un certain ordre auquel ils seraient étrangers ne s'instaure. C'est-à-dire qu'ils n'assurent rien d'autre que ce qu'il plaît à l'observateur de leur faire assurer, rien d'autre que le rôle qu'il leur assigne, et finalement rien du tout. La preuve, c'est qu'ils sont en ce moment même en train de se prélasser aux abords d'un trou noir, bien conscients du danger qu'ils y courent, et qu'ils s'en soucient bien peu. Car les positinos, comme le renseigne leur racine étymologique n'ont, eux, pas de complexe. ⊗ (BC)



Dossier spécial : Le Japon et les femmes



Un virage social en vue ?

La société japonaise vient de subir un changement sans précédent. Depuis 1955, c'est la deuxième fois seulement que le pays vit un changement de gouvernement. Le parti d'opposition nouvellement créé, un montage hétéroclite de politiciens d'appartenance centre-gauche, a promis dans son manifeste électoral de tout mettre en œuvre afin de favoriser l'émergence d'une société plus humaine, basée sur des valeurs d'entraide et donnant 'enfin' un rôle plus important aux femmes.

La place de la femme dans la société japonaise peut être considérée comme mineure hors de la sphère familiale, même si certaines initiatives ont fait progresser la condition féminine au Japon depuis une vingtaine d'années. L'idée, stéréotypique, de la femme japonaise soumise nous provient du 19^e siècle et n'a pas évolué significativement depuis.

Le Japon contemporain, celui que nous aura livré l'ère Meiji (1868-1912) est confronté à une contradiction : il doit compter sur les femmes pour construire un État-nation moderne, mais il veut en même temps éviter une déstructuration trop importante de la société qui serait, selon certaines, l'une des conséquences inévitables de l'occidentalisation. Ainsi dans les années vingt, le régime élabore une 'tradition inventée', un concept qui permet de maintenir la femme à la maison pour assurer la fonction de mère et d'épouse au service du mari, des enfants et de la patrie. Cette vision de la femme nourricière correspond aux nouveaux paradigmes militaires et patriarcaux du régime impérial. La période de la Haute Croissance de l'après-guerre a conforté ce statut de l'épouse à la maison. La seule différence est que dans cette période d'accession à l'opulence la femme a pris les commandes de la bourse. Des études ont montré que sur les questions majeures (logement, santé, éducation, loisirs) ce sont les femmes qui décident, les hommes l'emportent sur les questions secondaires (chaînes stéréo, et éventuellement, voitures).

L'envers de la médaille est que beaucoup de femmes ne veulent plus de ce moule. A titre d'exemple, 65% des femmes de moins de trente ans de la mégapole de Tokyo, sont encore célibataires. Le taux de natalité est un des plus bas au monde, il se situe aux alentours de 1,23, bien en dessous du taux de renouvellement de 2,1. Sur ce sujet, en 2007, le Ministre de la santé, Hakuo Yanagisawa, avait comparé les femmes à des 'machines à reproduction'. Il réagissait alors au grave problème de natalité qui sévit depuis les années '70.

« The number of women aged between 15 and 50 is fixed. Because the number of birth-giving machines and devices is fixed, all we can ask for is for them to do their

best per head, although it may not be so appropriate to call them machines. »

Il dut démissionner suite à ses propos, mais le simple fait qu'ils fussent prononcés en dit long sur la mentalité machiste d'une partie de la classe politique.

Au niveau pratique, il est par ailleurs difficile au Japon d'être mère et de travailler. Les crèches sont pratiquement inexistantes, les congés de maternité très courts, et les pratiques de longues heures supplémentaires qui sévissent dans les entreprises ne facilitent pas une vie de famille. Il est difficile d'être à la fois une *kariya ūman* (prononciation japonaise de *career woman*) et d'avoir une vie de famille.

Si l'on regarde la proportion de femmes travaillant au court de la vie, on devine une courbe en M. Une forte proportion de femmes travaille jusqu'à la trentaine, puis il y a un creux. En effet 70% des femmes japonaises quittent leur travail après l'arrivée de leur premier enfant. Elles reprennent le chemin du marché du travail vers 40 ans, généralement dans des emplois à plus faibles qualifications que ceux auxquels elles pourraient prétendre. La proportion de femmes travaillant diminue de nouveau vers la cinquantaine.

Conscient de ces problèmes, le nouveau parti au pouvoir a inscrit dans son manifeste une série de mesures visant à réconcilier vie de famille et travail : crèches, allocations familiales, gratuité du collège et du lycée. Il sera intéressant de voir si ces discours vont se transformer en faits. Le Japon est à un instant critique de changements, il reste à voir quel rôle y jouera la femme. ⊗ (RC)

La politisation des femmes au Japon

Cet article de Nancy Le Nézet (Ph.D. Philo, Lyon) a initialement été publié sur le site web féministe « les pénélopes » (<http://www.penelopes.org>). Nous le reproduisons ici vu sa pertinence dans le cadre de notre thématique mensuelle. Nous remercions la docteure Le Nézet ainsi que le site pénélopes de leur soutien.

La culture « femme au foyer ».

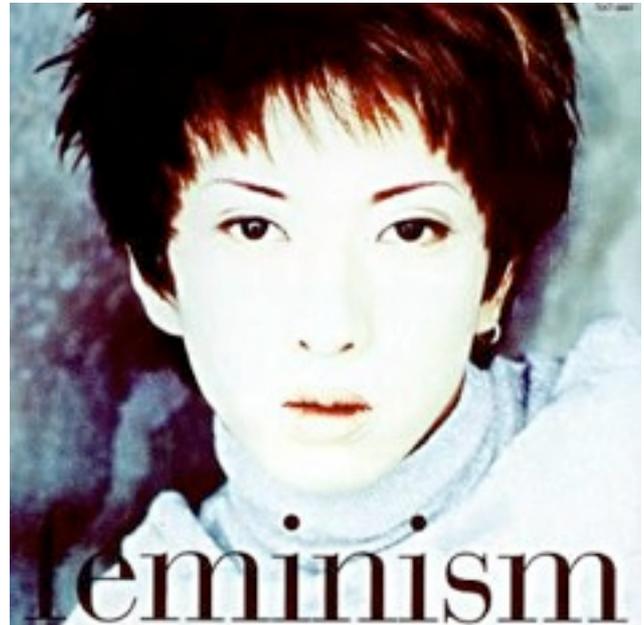
Aujourd'hui, plus de la moitié des Japonaises travaillent. Pourtant, les chiffres sont trompeurs, car les temps partiels, préretraites et petits jobs règnent sur la vie professionnelle des femmes au Japon. Dans l'immense majorité des cas, la première responsabilité d'une femme reste son travail domestique. Ainsi, la culture féminine japonaise est-elle centrée autour des rôles traditionnels de mère, d'épouse et de femme de ménage. La solidarité et la fierté des japonaises sont étonnantes en ce qui concerne cette culture. Le mot « Shufu », ou femme au foyer, est presque synonyme de femme (tout au moins à partir de 30 ans ou du mariage). Les femmes qui travaillent à plein temps partagent souvent cette appellation en raison de leurs responsabilités domestiques et maternelles écrasantes. Les hommes, complètement accaparés par leur vie professionnelle et dégoûtés par les tâches « féminines » de père en fils, se tiennent le plus à l'écart possible du foyer et de ses obligations. Tout ce qui est domestique appartient aux femmes et compose leur identité, les suivant dans leurs activités extra-domestiques.

Depuis une vingtaine d'années, les «shufu» sortent de leur maison et exportent leur culture. En 1990, le magazine « Epouse » (!) publie un article historique au titre évoquant la métamorphose des femmes au foyer : « De femme d'intérieur à femme d'extérieur ». Le travail domestique est en effet allégé par les innovations technologiques et la chute de la natalité, offrant aux Japonaises le temps de se lancer dans de nouvelles activités. Des «centres pour femmes», créés avec l'aide du gouvernement à la suite de la décennie des femmes organisée par l'ONU, accueillent les nouvelles «femmes d'extérieur» et proposent des cours, meetings et groupes très divers. Cette sortie massive des foyers a rendu un peu d'espoir aux femmes qui se battent pour l'égalité des sexes. Les ménagères commencent à s'intéresser à certaines causes politiques, notamment quand elles concernent la protection de l'environnement, et apprennent à faire pression sur le gouvernement et les autorités locales.

Epouses et mères avant tout

La culture des femmes au foyer, cependant, a la dent dure. Quand les Japonaises se lancent dans la politique, c'est souvent et malheureusement en tant que mères et maîtresses de maison. Certaines féministes japonaises dénoncent la mentalité traditionaliste de beaucoup de centres culturels féminins et notent que « ces institutions sont des lieux de contenance et de raffinement », peu susceptibles de « générer une production créative politisée qui commencerait à briser l'exclusion artificielle du domaine public dont les femmes font l'objet » (Kora in Buckley, 1997, p.112). Certes, les cours d'histoire des femmes ou de résistance à la violence remplacent peu à peu les gentilles leçons de décoration florale et de cérémonie de thé. Les femmes semblent parfois se rebeller et organisent des campagnes antinucléaires ou des séminaires sur la prostitution, mais l'agitation reste locale et contrôlée. Le gouvernement, craignant l'impact potentiel des rassemblements féminins, a tout de suite canalisé l'énergie progressiste des Japonaises en ouvrant des centres subventionnés – et donc partiellement contrôlés – par l'Etat lui-même (ou par les gouvernements locaux). Pire, les femmes activistes qui votent pour des candidat(e)s indépendant(e)s, écologistes ou d'extrême gauche au niveau local, continuent à voter en masse pour le parti conservateur aux élections nationales, exposant ainsi les limites de leur nouvelle conscience politique. Comme l'explique la féministe Sachiko Ide, « alors que la femme d'intérieur qui participe à un groupe de femmes local est attirée par le langage de la libération, elle est aussi dévouée à préserver les structures conservatrices autour desquelles sa vie est construite. Commencer à défaire ces structures serait un processus très effrayant et dangereux » (Ide in Buckley, 1997, p. 46).

La candidate Takako Aokage illustre parfaitement cette politisation frileuse et mesurée des maîtresses de maison. Elle fait partie des deux cents femmes issues de groupes indépendants qui ont acquis un siège aux élections locales unifiées de 1991. Lancée sur la scène politique par le Seikatsu Club, réseau national de



L'album *Feminism* (1995), de Kuroyume, un groupe de métal rock japonais, fait partie de l'iconographie féministe nipponne.

femmes au foyer, Aokage s'attaque avant tout à des problèmes locaux et domestiques liés à l'environnement. Le Seikatsu Club a en fait été créé pour améliorer la qualité de la nourriture tout en réduisant son coût, à travers des achats groupés organisés entre des maîtresses de maison et des coopératives bio, sans intermédiaire. Malgré ces intentions louables et un système autogéré, sans hiérarchie ni compétition, le Club brille par son absence de convictions et de message cohérent. Les déclarations emphatiques d'Aokage, telles que « Nous avons réalisé que nous aussi avons le pouvoir de façonner la politique », tombent complètement à plat quand on comprend ce qu'elle entend par « façonner la politique » (Cf. Sasakura in Fanselow & Kameda, 1995, p.378). Après une campagne centrée sur les problèmes de plomberie causés par l'huile chaude jetée dans les éviers (sic), Aokage a abordé des sujets comme les phosphates dans l'eau ou le nucléaire. Malheureusement, si ses revendications semblent légitimes et très défendables, aucune cohésion ou réelle argumentation politique n'est venu appuyer son discours. Quand Aokage parle du nucléaire, par exemple, elle refuse l'aspect politique du débat et déclare: « Ce problème n'a rien à voir avec une idéologie ; il est plutôt question de protéger la qualité de la nourriture que nous consommons » (ibid., p.379). Sa défense de l'écologie se fait donc à travers celle du confort des consommateurs. Le confort est malheureusement le maître-mot de nombreuses associations de femmes qui concentrent leurs efforts sur la consommation et les problèmes ménagers, sans remettre en cause ni le système consumériste ni le rôle des femmes dans ce système.

Si les candidates comme Aokage ont le mérite de faire participer les femmes au foyer à la vie publique, il semble qu'elles puissent également faire du tort à l'image des femmes en politique et à la politique elle-même. Certes, il est important de donner une voix publique aux femmes pour qu'elles puissent exprimer



Design de lingerie assez particulier, ce modèle a été sélectionné lors du Triumph Inspiration Award 2009 ayant lieu au Bunka Fashion College de Tokyo. Au-delà des matériaux inédits sélectionnés par le designer, le masque d'acier a au moins la vertu de désambiguïsation de la perception.

leurs critiques, changer les critères masculins qui prévalent et partager la vie politique avec les hommes. Cependant, un discours « politique » comme celui d'Aokage pose au moins trois problèmes. D'abord, il enferme les femmes dans un rôle de maîtresse de maison en limitant leurs revendications à des soucis de confort et de consommation. Puis, il ignore complètement les problèmes les plus sérieux des femmes au foyer, comme la violence conjugale ou la double journée de travail. Enfin, il donne l'impression que les femmes sont des êtres apolitiques

dont même le discours public sur des sujets aussi graves que le nucléaire se cantonne à des plaintes formulées en termes de confort.

Femmes politisées, politique féminisée

L'exemple de Mariko Mitsui, élue de 1987 à 1991 à l'assemblée de Tokyo, est en totale contradiction avec celui d'Aokage. Mitsui est venue à la politique par le féminisme et a appartenu au Parti Socialiste Japonais, qu'elle a quitté depuis, dénonçant la discrimination sexuelle et le manque de démocratie régnant au sein du parti. Ses premiers combats ont concerné l'égalité des sexes devant le monde du travail, et ses réflexions se sont concentrées sur une nouvelle vision de l'action politique et de ses bénéfices potentiels pour les femmes. Après avoir étudié le féminisme aux États-Unis, Mitsui est rentrée au Japon et a constaté qu'une transformation de l'approche politique était nécessaire pour défendre les femmes de son pays. Ses déclarations pourraient être des critiques des candidates comme Aokage:

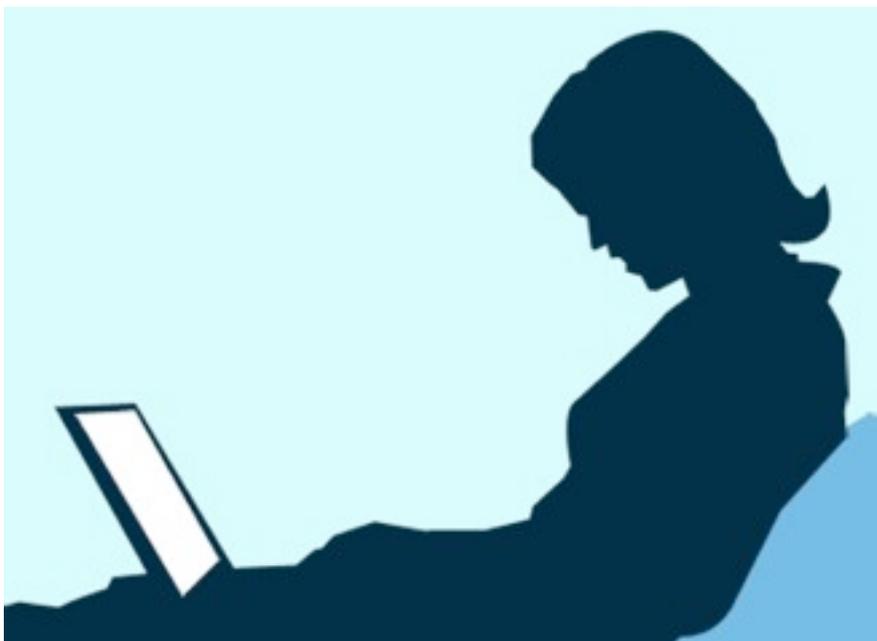
« Les intérêts politiques des femmes ont été acceptés tant que celles-ci sont restées dans le domaine de leurs rôles de genre traditionnels, c'est-à-dire ceux de mère et d'épouse au foyer, comme cela a été souvent exprimé à travers des slogans tels que: "Nous, en tant que mères qui donnons et élevons la vie, demandons des produits alimentaires sains" »

(Cf. Kaya in Fanselow & Kameda, 1995, p.386). Loin des clichés et des soucis ménagers, Mitsui prononce des discours décapants devant une assemblée d'hommes et ose s'attaquer à des problèmes qu'elle a souvent été la première à évoquer en public : la discrimination et le harcèlement sexuels dans le monde professionnel, les quotas de filles dans les meilleurs lycées, les mères célibataires, le développement nécessaire de garderies, les publicités sexistes... Grâce à Mitsui, nombre de tabous politiques ont été brisés. Les quotas de filles dans les lycées ont presque été éliminés et le gouvernement local a encouragé les luttes de Mitsui en s'autocensurant, interdisant deux de ses propres publicités sexistes pour les transports en commun.

Mitsui essaie de redéfinir la politique en y intégrant de nouveaux débats sans lesquels l'égalité des sexes ne pourra être atteinte. Elle refuse à la fois la politique masculine qui ignore la position des femmes dans la société, et les campagnes des maîtresses de maison qui renforcent les stéréotypes en proposant une image rigide et traditionnelle des femmes. « Mes accomplissements sont totalement différents de ceux des politiciens traditionnels », déclare-t-elle, « la plupart des gens, autres que ceux engagés dans le mouvement des femmes, ne considèrent pas le genre de choses que j'ai accomplies comme ayant beaucoup d'importance. La politique traditionnelle a négligé les questions concernant la culture, l'aide sociale, l'éducation et l'égalité. Cependant, je camperai sur mes positions en donnant la priorité aux problèmes de droits de l'homme et d'égalité en politique » (ibid., p. 390).

La maturité politique de Mitsui est chose rare au Japon. Les femmes aux votes contradictoires et aux revendications limitées de mères et d'épouses, concernées avant tout par leur confort et leurs droits en tant que consommatrices, constituent une majorité. L'exemple d'Aokage montre que la participation politique ne mène pas forcément à l'émancipation. Mitsui, quant à elle, prouve qu'une réflexion et une culture politiques assurent la cohérence des messages et aident à servir la cause des femmes sans les enfermer dans des rôles traditionnels. L'appartenance de Mitsui au mouvement féministe n'est étrangère ni à sa politisation, ni à la nature de sa réflexion. En fait, on peut considérer le féminisme comme une clé dans la politisation des femmes, comme une sorte d'éducation politique permettant aux femmes de rester à l'écart des clichés sur leur sexe et des critères masculins. Si les femmes veulent «féminiser» la sphère publique, elles doivent d'abord repenser leur identité de femme et choisir les images et valeurs qu'elles désirent projeter dans la vie politique en y entrant. Le féminisme n'est sans doute pas la seule solution, mais il donne aux femmes l'opportunité de se redéfinir et d'inventer le monde qu'elles veulent construire. ⊗ (NLN)

La femme... numérique



Associer les concepts de femme et de modernité est ambitieux. Pour appréhender la chose, il est indubitablement beaucoup plus facile de définir le second des deux concepts. Allons-y au pif : sites web, Larousse... La modernité (n.f.) « ce qui appartient au temps présent ou à une époque relativement récente ». Plusieurs grands courants peuvent être ciblés ici pour définir ce qu'est la modernité, différentes disciplines peuvent être sollicitées pour expliquer les phénomènes qui caractérisent la modernité. Si d'autres choisiront la philosophie, l'économie - voire même la religion afin d'aborder cette thématique - je serai plus pragmatique (et qui sait, peut-être même original) et approcherai la question sous l'angle de la technologie.

La technologie omniprésente autour de nous, nous a fait entrer dans ce qu'il convient de nommer « l'ère du numérique » ; une ère de transformations et de mutations du monde et ce, à de multiples niveaux. Face à ces bouleversements, différents groupes socioéconomiques gagnent et perdent en importance, en richesse, en pouvoir : c'est le propre des révolutions que de déshériter les uns pour anoblir les autres. La modernité est donc, en grande partie, le temps technologique par excellence. Quelle place occupe donc la femme dans cette ère du numérique, et comment se situe-t-elle face aux objets médiatiques et technologiques, à

l'Internet et aux conséquences qu'ont ces diverses innovations sur notre mode de vie ? N'ayant pas la compétence pour définir ce que la femme attend du numérique, voyons ce que le numérique (dans la mesure où nous lui prêtons une volonté uniforme) attend de la femme...

Les avancées technologiques, les orientations politiques et plusieurs facteurs socioéconomiques (voire la stratégie militaire) ont permis la naissance de l'Internet, Dieu tout puissant de l'information qui s'offre le salut de nos âmes à coups d'adresses IP. L'Internet est peut-être tout puissant en alimentant des révolutions (en Iran il y a quelques semaines), en jouant à Cupidon au travers de sites de rencontre ou en créant des propriétaires de start-ups riches en quelques secondes puis en leur prenant tout lorsque « la bulle éclate » mais ce Dieu est aveugle. Il est aveugle parce qu'il ne distingue ni les genres, ni les races, ni les classes. Chacun est libre sur le web, libre de participer, de créer et d'échanger.

Pourtant, il semble que l'Internet souffre de l'absence des femmes. Dans de nombreux pays comme l'Espagne (29%), l'Italie (31%), mais aussi la France (39%), la gent féminine est sous-représentée. À utilisation égale, le temps passé en ligne est également

différent : en Europe, c'est 10h par mois pour les hommes, 7h pour les femmes. Cette différence, qui semble perdre en signification à mesure qu'on s'éloigne de l'équateur (la Suède compte 46% de femmes internautes), est néanmoins préoccupante dans la mesure où il est désormais accepté de parler des non-utilisateurs d'Internet comme créant une fracture numérique (*digital divide*). L'image de l'informaticien-à-lunettes pianotant sur son clavier, jeune homme à cravate dans la Silicon Valley... Facebook, MySpace, Twitter, tous créés par de jeunes hommes. Les blogs les plus lus ? Le genre contribuant le plus à Wikipedia ?

Si la situation n'est pas critique (on connaît tous de grandes 'femmes numériques' comme Isabelle Juppé avec son site <http://www.lafemmedigitale.fr/> qui laissent une empreinte indélébile sur le Web, et au-delà) et mon analyse peu scientifique, il apparaît clairement que le numérique a besoin de la femme. Cette révolution, celle que nous vivons actuellement et qui risque de provoquer d'importants changements dans la structure de pouvoir des sociétés modernes, doit se faire aussi au féminin afin que l'Internet, symbole de modernité, mais aussi d'égalité et d'émancipation, puisse bénéficier des grandes valeurs féminines et que l'égo (n.m.) ne teinte pas ce Dieu aveugle. ☒ (PL)



Écrire.

Tous les mois, sur des enjeux actuels, afin de lancer le débat et faire avancer la réflexion collective.

C'est encore possible. LAGAZETTECOURNOT 2009-2010

Novembre 2009 - Méthodes et techniques du 21^e siècle

Décembre 2009 - La pauvreté dans l'abondance*

Joignez-vous à l'équipe
lagazette@cournot.org

Sex and the... Prairie

En dépit des images étranges, parfois douteuses, que nous présente M6, l'amour est peut-être, effectivement, dans le pré. Une analyse économique...

Il vous est déjà sans doute arrivé d'entendre un homme victime d'une douloureuse séparation se lancer dans une diatribe contre les femmes.

Inévitablement, il vous fera remarquer que « de toute façon, la seule chose qui intéresse les femmes, c'est notre porte-feuille ! ». Ce préjugé très répandu, auquel nous allons consacrer les lignes suivantes, vient généralement en première ligne dans ce genre de discussion.

Le salaire des hommes constitue-t-il véritablement un élément susceptible de modifier le comportement des femmes ? Ou bien s'agit-il d'un mythe propagé par les hommes désabusés ?

L'économiste *Lena Edlund* de l'Université de Colombia nous

particulier pour les travailleurs très qualifiés. Mais si on suppose que les hommes sont mieux qualifiés que les femmes, nous aurions un surplus d'hommes, et non pas de femmes.

La réponse pourrait bien être que les femmes, qu'elles soient qualifiées ou non, seraient attirées par les hommes des villes en raison de leurs salaires mirobolants (comparés à celui des pauvres campagnards). Des données portant sur les villes suédoises semblent confirmer que le surplus des femmes en ville résulte de deux effets conjugués : un meilleur marché du travail, avec pour conséquence que les hommes sont plus riches en ville, et ce que les économistes appellent un peu vulgairement les caractéristiques du *marché du mariage*, les femmes aiment les hommes qui ont de l'argent (à noter que la réciproque n'est pas vraie, les hommes ne s'installent pas là où les femmes sont riches).

La conclusion que nous pouvons dégager de cette étude est qu'en moyenne, l'attirance que les femmes peuvent avoir pour les hommes est effectivement corrélée à leurs salaires.

Le préjugé admettant que les femmes soient très intéressées au



apporte quelques éléments de réponse à la question qui nous taraude.

Dans son article intitulé *Sex and the City* (Scandinavian Journal of Economics 107(1), 25-44, 2005), Edlund nous révèle que, sur quarante-quatre des quarante-sept pays étudiés, les femmes sont plus nombreuses que les hommes

Le «marché» du mariage...

Selon l'INSEE :

- 85% des jeunes mariés ne consomment pas leur mariage le premier soir (ils sont trop épuisés) ;
- 20% des hommes sont malades le lendemain des noces ;
- Un mariage coûte en moyenne plus de 10 000€ ;
- En France, plus de 80% des mariages ont lieu entre Avril et Octobre, 61% entre Juin et Septembre.

dans les villes. Inversement, à la campagne les hommes sont plus nombreux que les femmes.

Comment expliquer ce décalage ? Les aires urbaines proposent de meilleures opportunités d'emploi, en

portefeuille de leur mari ne serait donc pas dénué de fondement.

Il faut toutefois rappeler que d'autres facteurs non monétaires, liés au salaire ou non, entrent probablement en jeu (du moins espérons-le !). On pourrait imaginer par exemple que les hommes des villes seraient également plus cultivés ou aimeraient sortir plus souvent, ce qui plaît aux femmes.

Il est toutefois aussi connu que l'accès à la culture et aux sorties mondaines est également largement corrélé avec le revenu. Hors du talon de paie, donc, point de salut.

Terminons par un dernier conseil. Si vous êtes une femme célibataire et que vous voulez augmenter vos chances d'appariement sur le marché du mariage, goûtez à l'air de la campagne. Inversement, si vous êtes un homme célibataire, allez faire un tour en ville ! ⊗ (JPA)

Modernity vs. tradition in the Islamic world : a paradox?

What is it that makes peoples evolve and shed some tradition towards modernity, and others not? What paradoxes does this elementary dilemma bring out to the front of the scene?

Tradition certainly isn't only a religious phenomenon : it relinquishes many other aspects of social life that are helping us make sense of our shared histories. Religion, on the other hand, is all about traditionalization of practices, especially in its extreme interpretation. Not understanding tradition (supposing that it can ever be truly *understood?*), its roots and its historical foundations makes for malleable, controllable societies. Until we can earn a full and thorough comprehension of the tradition vs. modernity dilemma, and make sense of what these two opposing forces truly mean for our daily lives, we will remain unable to oust religion from its place at the centre of certain societies, and restore a constructive debate.

Emmanuel Kant wrote that modernity is a flow of new ideas

modernity with its chaos of conversation and lifestyle, its approach that there is not anything more sacred than freedom of expression, is deeply threatening many religious traditionalists.

The point is that, people are used to their traditions : like an old shoe, they have their own narrow perceptions, worshipping something that feels comfortable yet that they are not quite able to explain. Thus, the idea of importing theories and models of modernity from afar, where the shoe not only fits but is even quite performant.

This reminds us of Baudelaire's definition of modernity who claimed : "Modernity is the transitory, the fugitive, the contingent, which make up one half of art, the other being the eternal and the immutable. This transitory fugitive element, which is constantly changing, must not be neglected and despised." Implementation of modernity should not be directly against the beliefs, religion and tradition of the targeted ideas and needs of the time. On the other hand, it is imprudent for the



Sarah Maple is a UK-based female artist who was recognized as one of the most exciting and imaginative artistic talents in England by the Saatchi Gallery. Her art is provocative yet quite representative of a young generation of educated Muslim women. She has been threatened numerous times by extremist groups for her depictions of «modern» Muslim women. <http://www.sarahmaple.com/>



West to forget the religious reaction against modernity in their countries, and to pretend like they

that come through one's mind, that it has deep roots in tradition which, ultimately, it puts back in perspective and contradicts.

The contradiction between tradition and modernity has manifested itself through the clash of a great many ideologies : Science vs. Religion (see La Gazette Cournot next issue, Techniques and methods for the 21st century), Marxism vs. Liberalism, Liberalism vs. Islam... and then, the current, highly problematic contrast between an agnostic-yet-religious modern Western world (still) trying to impose its views to what they consider to be an unmodern Islam.

The tension between traditional religion and modernity, between piety and freedom, is not limited to Islam alone; there are examples elsewhere. For instance, in 1998, when a Broadway theater announced the production of Terrence McNally's play 'Corpus Christi', depicting a gay Jesus-like character, the Catholic League for Religious and Civil Rights launched a letter-writing campaign against it (The Theater eventually revived the production). (*The Boston Globe, Feb. 2006*). However, this happened in a modern country which is exporting modernity. But the reality is that

are one homogenous group of people. Let us not forget that it is the elites of the West, not their entire people, who are promoting discourses of agnosticism, science and progress.

Bringing Western modernity to eastern countries, and especially to Middle Eastern countries, might bring about significant tensions which we are currently seeing in Afghanistan and Iraq. These examples undoubtedly show that now and again fast mixture of tradition and modernity can cause immense problems ; we should know that what these wars are is nothing more than an atavistic reaction to an imposition of values. It has, perhaps, little to do with what Westerners perceive to be nationalism or religious pride per se. Iraqis and Afghans are estranged to their own tradition, and that is not unrelated to the manner in which the U.S.-led coalition chose to conquer them.

Pat Buchanan lately wrote: " When Bush speaks of freedom as God's gift to humanity, does he means the First Amendment freedom... of Salman Rushdie to publish "The Satanic Verses" a book considered blasphemous to the Islamic faith? If the Islamic world rejects this notion of freedom... why are they wrong?" (*The Boston Globe, Feb. 2006*). ⊗ (NF)

Femme, féminité et modernité



Le féminisme des années 70 avait ceci de problématique qu'il prétendait faire de la femme « un homme comme les autres ». Ce slogan parle de lui-même : il s'agit bien là de nier sa féminité pour conquérir sa liberté, la femme doit lâcher le miroir pour avoir le pouvoir (femme au miroir ou femme au pouvoir !). Ce dilemme se retrouve bien avant le 20ème siècle : « comment être libre et souveraine, le contraire de la condition d'épouse et mère ? », c'est pourquoi au 17ème siècle déjà, les précieuses sont hostiles au mariage et à la maternité, ayant compris que leur corps est « le point d'ancrage de leur

Sur le forum aufeminin.com, les 2 thèmes les plus fréquentés par les femmes restent la grossesse et les bébés (55% sur un total de 30 thèmes disponibles), n'en déplaise aux chiennes de garde... Les femmes paient encore le prix fort à vouloir le beurre et l'argent du beurre.

esclavage » (Elizabeth Badinter, « l'amour en plus »).

Et ce dilemme se retrouve encore aujourd'hui, à la différence que les femmes modernes, bien souvent, ne souhaitent plus s'aliéner ainsi pour gagner liberté, savoir et pouvoir. Pourtant il reste difficile de lutter sur un pied d'égalité sans nier sa féminité ni sacrifier sa famille sur l'autel du carriérisme. Or, on n'a jamais demandé à un homme de faire un choix entre sa famille et sa carrière... Quel employeur se demande, en embauchant un homme, « va-t-il nous planter pour faire un bébé ? ».

Qu'en est-il aujourd'hui ? Voilà ci-dessous quelques illustrations concrètes de ce dilemme centenaire entre féminité et pouvoir, maternité et liberté...

Le dilemme, pour une jeune docteure et mère de famille, est également celui de la mobilité : vivre à 1000km de son conjoint pour obtenir le « post doc » de ses rêves, passe encore, mais emmener un bébé dans ses bagages ?

Mais enfin, de quoi vous plaignez vous madame, forcément vous ne trouvez pas de poste, si vous vouliez faire une carrière universitaire, il ne fallait pas faire d'enfant si tôt ! 28 ans, imaginez...

A ce titre, j'aimerais rapporter un commentaire entendu de la part d'un chasseur de tête à propos d'une jeune docteure : « Elle pleure au téléphone, elle désespère de trouver un poste, mais enfin elle l'a bien cherché, quelle idée de faire un enfant et de suivre son mari juste à la fin de sa thèse ! ». C'était il y a 2 ans, à l'un des rendez vous 'doctorants/ entreprises', une initiative par ailleurs très fructueuse des jeunes doctorants d'Alsace. Cette anecdote parle d'elle-même...

A ce train là, les femmes devraient faire leurs enfants à la retraite. Devons-nous compter sur les progrès de la science pour nous permettre de résoudre cet éternel dilemme ? Pour avoir 'le beurre et l'argent du beurre' ? Ou bien écouter les médecins qui s'alarment sur l'âge croissant des jeunes mères ?

Ciel, madame, un premier enfant à 35 ans ! Mais à quoi pensiez-vous ?

Pourtant, certains, tels nos voisins nordiques, ont réussi à concilier féminité et féminisme, avec des congés paternité et maternité aussi longs l'un que l'autre, ou adaptables en fonction du choix des couples. Par exemple, en Allemagne, les nouveaux parents perçoivent « deux tiers du salaire net pendant les quatorze mois qui suivent la naissance, à condition que le père s'arrête en partie lui aussi de travailler pour s'occuper du bébé » (*Libération*, « l'Allemagne pousse à la maternité », juin 2006, *Nathalie Versieux*). Cette mesure est essentielle dans un pays où confier un nourrisson de moins d'un an est souvent perçu comme un acte de maltraitance, et où 40% des diplômées de l'enseignement supérieur de plus de 40 ans n'ont pas d'enfant.

Féminité... modernité... bébés... quelle place reste-t-il pour la femme dans cette imbrication impossible? © (NVH)

Le Courier du Rédacteur

A toute l'équipe de la Gazette,

La femme que je suis vous fait ses plus plates excuses. Parce que je ne vous écrirai pas de papier sur « Femme et modernité ». Non, non, n'insistez pas ! C'est bien une idée de mec ça ! Un sujet pareil ! On voit qu'il n'y a pas de femme dans l'équipe de la Gazette (sic). Car comment répondre sans passer pour une féministe attardée ou une affreuse ringarde. Comment écrire des choses intéressantes sur une question si ancienne. Car la femme moderne est ancienne, ne vous déplaie.

Pensez donc ! C'est quoi, pour vous, une femme moderne ?

J'ai posé cette question à tous mes amis, à mes amies surtout, à quelques inconnus rencontrés dans les bars, aussi.

Serait-ce une femme indépendante, libre de corps et d'esprit, une intellectuelle brillante, une George Sand, une Marie Curie ou une Lou Salomé ? Que nenni mes amis. Ces femmes là sont des précurseurs. Mieux encore : elle sont hors pair et hors temps. Or la modernité s'inscrit dans le temps, elle est vieille comme le début du XXI^{ème} siècle. Vous vous êtes trompé d'un siècle, mes chéris, ce numéro de la Gazette il fallait le publier en 1909, pas en 2009 ! Ou à la rigueur dans les années 50. A l'époque où l'on croyait encore aux vertus du progrès technique. Car la femme moderne entretient un rapport harmonieux avec les nouvelles technologies. La femme moderne par excellence, c'est la ménagère américaine des années 50, évoluant avec aisance au milieu des appareils électriques et des robots à tout faire, des lave linge, des aspirateurs et autres technologies libératrices de la femme. Image désuète d'un autre temps, souvent en noir et blanc, dont on retiendra une lettre: le M de moderne est le même que celui de Ménagère. On peut toujours « moderniser » le concept : la femme moderne a désormais un lave linge doté d'électronique, elle envoie des SMS à ses copines et elle écoute ses morceaux préférés sur Deezer. Il n'empêche : tout ceci est basement matériel et ne présente pas grand intérêt. Moderniser, c'est juste mettre au goût du jour, changer pour rester dans la norme, évoluer avec son temps, rien de bien excitant en somme.

Et si la femme moderne était tout simplement une femme d'aujourd'hui ? Ce serait sans doute une femme sortie d'Elle ou de Femme Actuelle. Une femme qui combinerait avec succès le M de ménagère à celui de Métier, de Maternité, de Mère, de Mode et de Maîtresse (je veux dire amante, bien sûr) ? Combien parmi nous, les filles, combien se reconnaissent dans l'insupportable stéréotype de ces 6 M ? Je veux dire l'indécrottable modèle de la femme efficace qui ne perd pas un instant, qui réussit tout, son foyer, ses enfants, son boulot, ses amours, et qui réussirait même, absurdité suprême, à être parfaitement épanouie dans cette vie de folle !

Non vraiment, chère équipe de la Gazette, je ne suis pas près d'écrire sur un sujet aussi difficile. Et puis d'ailleurs, je n'ai pas le temps, j'ai tant de choses à faire : le cours du jeudi à préparer, un papier à réviser, un jogging avec une amie, une réunion de parents d'élève, le match de foot du grand, les devoirs du petit, les courses au supermarché, l'aspirateur à réparer, des confitures à cuire... Et un vrai bonheur à cultiver, mais cette chose là, elle est privée. Ne comptez pas sur moi pour vous en parler. ⊗ (SW)

Un article sur la femme voilà ce que m'a demandé notre rédac'thef... ou plus précisément « je sais pas moi, écris quelque chose sur le shopping tiens ! », voilà son discours ! Discours bien sectaire et si peu à son image... comment peut-il, lui si ouvert et délicat, nous résumer ainsi ! La femme n'est pas que shopping, non monsieur ! La femme, pour nombres d'esprits masculins étriqués voir étroits, est avant tout une mère. Messieurs, ouvrez les yeux et voyez combien la femme est multiple : mère, certes, mais aussi amie, ménagère, épouse, cuisinière, amante, citoyenne... et combien d'autres rôles encore à endosser pour vous : infirmière, psychologue, coach, gestionnaire, organisatrice... Oui, messieurs, nous sommes tout ça à la fois et sans nous plaindre constamment. La femme est donc une héroïne du quotidien. Voilà bien des mots pro-féministes mais même dans cette description volontairement caricaturale demeure une part de vérité.

Mais si la femme est si autodidacte pourquoi alors s'encombre-t-elle des hommes ? Non messieurs, rassurez-vous, la femme moderne ne vous bannit pas de sa vie. Bien qu'indépendante et auto-suffisante pour bien des choses et des domaines, elle a encore beaucoup à apprendre de vous (et réciproquement) et vous jouerez toujours un rôle dans nos vies, comme nous l'inculque notre société dès notre enfance. Oui, vous serez toujours quelque part ce prince charmant qu'on lui dit d'attendre, ce sauveur sur son cheval blanc qui un jour la tirera de son cocon familial pour lui offrir à son tour, une famille, un foyer. Simplement, la femme moderne ne se contente plus d'attendre mais veut, elle aussi, goûter et participer à la vie et tous ses plaisirs. Elle ne se contente plus d'être une simple spectatrice de la vie. Elle s'assume et a décidé de croire en ses capacités. Changement que bien des secteurs industriels ont compris en adressant plus fréquemment leurs messages publicitaires directement à la gent féminine, que ce soit dans l'automobile, la banque, les assurances, l'alimentation... les femmes ont pris un pouvoir décisionnel, un pouvoir d'achat que ne peuvent plus ignorer les publicistes. Oui monsieur le rédacteur en chef, la femme fait du shopping mais peut-être est-ce là une activité un peu moins futile que ce que vous sembliez croire... alors que vous messieurs, la tendance de notre société vous futilise de plus en plus... va-t-on vers une inversion totale des rôles ? Inversion, du moins dans les comportements de consommation, car pour le reste, ni lui, ni elle, n'est prêt et ne le désire vraiment. ⊗ (AW)

*« L'avenir de l'homme, c'est la femme
Elle est la couleur de son âme
Elle est sa rumeur et son bruit
Et sans elle, il n'est qu'un blasphème »*

Louis Aragon, Le fou d'Elsa (extrait) 1963

Culture : Où sont les femmes ?

Enfin, où étaient-elles? Beaubourg, Paris.

Depuis quatre années déjà, le Centre Pompidou présente de manière partielle, éphémère et thématique ses collections aux visiteurs durant des cycles de plusieurs mois (en effet, le public l'ignore vraisemblablement, mais la majeure partie des oeuvres du Musée national d'art moderne, n'étant pas sélectionnée pour les accrochages, est entreposée dans des réserves).

En 2005, l'exposition permanente répondait au thème du Big Bang, en 2006-2007 à celui du Mouvement en Images ; cette année elle s'intitule « Elles@centrepompidou », a lieu du 27



mai 2009 au 24 mai 2010 et nous dévoile plus de 500 oeuvres de 200 artistes allant du début du XXe siècle à nos jours : une première mondiale !

Cette exposition au concept unique rassemble les artistes par affinités artistiques, dans des pièces allant des 'Pionnières' (dont Sonia Delaunay, Frida Kahlo, Diane Arbus, Dora Maar) aux 'Immatérielles' (avec Louise Campbell), en passant par 'Feu à volonté' (représenté notamment par Niki de Saint-Phalle), 'Corps-slogan' (d'Orlan), 'eccentric abstraction' (dont Louise Bourgeois), 'une chambre à soi' (titre d'un roman de l'anglaise Virginia Woolf et comprenant, entre autres, Sophie Calle et Tatiana Trouvé) ainsi que 'Le mot à l'oeuvre' (par Barbara Kruger).

On retrouve des figures emblématiques de l'art actuel ayant récemment fait l'objet d'expositions monographiques temporaires au Centre Pompidou. Je pense notamment aux artistes contemporaines Sophie Calle, Annette Messager ou encore Louise Bourgeois, il y a une brassée de mois de cela.

Surréalistes, primitives, abstraites, conceptuelles, post-modernes... ces artistes-femmes, amazones de leur temps, ont toutes, à leur façon, participé à l'histoire de l'art. Ce nouvel accrochage rend hommage aux créatrices féminines en reconnaissant à sa juste valeur leur place dans l'histoire de l'art. Un statut qui n'a pas toujours été évident à acquérir, quand on pense par exemple que l'entrée à l'école des Beaux-arts ne leur fut accordée qu'en 1897, suivant de près d'un siècle les hommes.

En effet, si la place des femmes dans les écoles et les galeries d'art s'est stabilisée pour devenir satisfaisante, elles restent très peu nombreuses à être exposées à une plus haute échelle. Ainsi, seulement 16 % des collections de Beaubourg sont

l'oeuvre d'artistes-femmes. L'intention de rattrapage de l'institution face à cette béance notoire est donc fort louable.

Minoritaires dans ce milieu essentiellement masculin, les artistes-femmes ont toujours cherché à se démarquer en créant des oeuvres très personnelles, à partir d'une démarche hautement subjective. Ces dernières, souvent subversives et issues de meurtrissures, parfois incisives ou indomptables, mais toujours sensibles, revendiquent l'émancipation de la femme, dénoncent l'utilisation abusive de leur corps, renoncent aux images traditionnelles de la famille, du couple et du quotidien.

La provocation tient évidemment une place importante au sein de ces créations. L'une des salles, nommée « Genital Panic

», est ainsi réservée aux femmes « refusant la représentation avilissante du regard masculin désirant et voulant se réapproprier le motif de la vulve ».

Autre exemple, l'oeuvre culte de l'artiste Orlan intitulée « Le baiser de l'artiste », à la lisière de l'installation, pour laquelle elle se mit en scène lors de la FIAC 1977, date historique, sous la forme d'une sculpture vivante avec fente où insérer une pièce pour recevoir le fameux baiser... Il n'en reste aujourd'hui qu'une photographie, une bonne dose d'auto-dérision ainsi que la capacité de déranger, intactes.

Enfin, on peut également citer les clichés de l'artiste anglaise Sarah Lucas, habillée en garçon manqué, mangeant désinvoltement une banane et défiant du regard le spectateur.

Autant d'images fortes et controversées.

« Elles@centrepompidou » réussit donc le pari et parvient fidèlement à retranscrire l'histoire de la production artistique féminine à travers les mouvements culturels et sociaux.

Complément indispensable, la programmation culturelle, annexe à l'exposition, comprend un large panel pluridisciplinaire allant de la littérature à la danse en passant par le cinéma, entre autres, et met fort bien en avant les distinctions et spécificités de l'art féminin : un éclairage et un approfondissement nécessaires.

On peut néanmoins regretter que les artistes-femmes des années 60-70, celles à qui l'on doit pourtant le plus cette émancipation d'après-guerre, ne soient pas davantage mises en avant, et qu'au contraire, le féminisme soit si présent et pressant, que l'on en vienne à tiquer souvent.

À celles et ceux qui se demandent encore si l'art a un sexe... ⊗ (LG)

Call for papers



**Bureau
d'économie
théorique
et appliquée
(BETA)**
UMR 7522

The 2010 annual BETA-Workshop in Historical Economics will be hosted by the University of Strasbourg from 14 to 15 May and organised in association with the Bureau d'Economie Théorique et Appliquée (BETA, UMR 7522 CNRS, Université de Nancy 2, Université de Strasbourg), the Association Française de Cliométrie (AFC) and Cliometrica. Journal of Historical Economics and Econometric History (Springer Verlag).

For the Sixth Edition, we welcome proposals in all aspects of "Cliometrics of Creativity: Ideas, Innovation, Patents, R&D..." covering a wide range of periods and countries.

For each proposed paper, please send us by e-mail, as soon as possible and before the end of the year, a short abstract of 1000-1500 characters.

Speakers who submit a proposal to the Workshop should be able to obtain independent financial support for their travel and conference attendance. However, a very limited support fund exists to assist younger colleagues who are unable to obtain funding from their own institution or from another source. We will also offer meals to the participants during the Workshop at no cost.

Contact for paper proposals and practical matters: Claude Diebolt, cdiebolt@unistra.fr

Forum de la Terre (du 2 au 4 octobre, Château de Haroué)
Organisé par la composante BETA-Règles, Nancy
Pour information, communiquer avec (yannick.gabuthy@univ-nancy2.fr)
Inscription : www.forumdelaterre.org

Séminaire Cournot (14h00, salle Ehud)
Guy Navon, Bank of Israel
Human Capital Spillovers in the Workplace: Labor Diversity and Productivity

Séminaire ACOSE (à 17h30, salle de réunion, Bât. B)
Pascal Koeberlé, Doctorant, CESAG
Comment contribuer à une connaissance actionnable du changement organisationnel ?

Séminaire échange (à 12h15, salle Ehud)
N. Gartiser, F. Gosselin, R. de Guio, C. Lerch, M. Matt, E. Müller, L. Simon
Debriefing de l'École d'été YUL-BCN sur le management de la créativité
Sandwichs et rafraîchissements seront offerts

Date de tombée de la Gazette Cournot #48
Méthodes et techniques du 21^e siècle
Rédacteur en chef invité : M. Alain Noël
Envoyez vos commentaires et contributions à lagazette@cournot.org

Séminaire échange (à 12h15, salle Ehud)
Emmanuel Muller (BETA + ISI Fraunhofer) interviendra sur le thème Culture Régionale d'Innovation en Alsace
Sandwichs et rafraîchissements sont offerts.

Séminaire Cournot (14h00, salle Ehud)
Dirk Van de Gaer, University of Ghent
La thématique sera communiquée ultérieurement

Séminaire Cournot (14h00, salle Ehud)
Jean-Louis Combes, Université Clermont-Ferrand I
Deforestation and seigniorage in developing countries : better environment or lower inflation?

02
09

13

15

21

22

23

30



Calendes strasbourgeoises



Ce dessin est reproduit avec la permission du dessinateur dont les oeuvres sont sous une licence Creative Commons : <http://xkcd.com>

LA GAZETTE CONTACT
61 avenue de la Forêt-Noire,
Bureau 148 (Rédaction)
67000 Strasbourg, France

lagazette@cournot.org

Dépôt légal*

Imprimerie et reprographie
Direction des affaires logistiques intérieures
Université de Strasbourg

Dépôt légal au 4ème trimestre